Document généré le 23 avr. 2024 05:12

Québec français

Des histoires gigognes pour essayer que quelque chose soit dit

Suzanne Jacob, *L'Obéissance*, Paris, Seuil, 1991, 249 p.

Anne Carrier

Numéro 85, printemps 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45013ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Carrier, A. (1992). Compte rendu de [Des histoires gigognes pour essayer que quelque chose soit dit / Suzanne Jacob, *L'Obéissance*, Paris, Seuil, 1991, 249 p.] *Québec français*, (85), 85–85.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

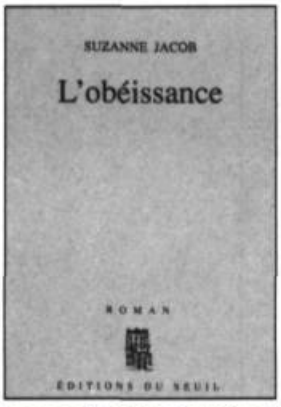
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Des histoires gigognes pour essayer que quelque chose soit dit

Anne Carrier



Dans *l'Obéissance*[1], Julie raconte comment Marie Cholet est morte. Elle se fait un devoir de raconter cette mort qui lui a révélé une vérité qui pourtant éclate à la face du monde. Julie prouvera par A + B + C que la violence envers les enfants d'abord, envers les femmes ensuite, est une question d'obéissance aux principes souvent implicites qui mènent la société bien-pensante. A étant Florence Chaillé ; B étant Alice ; C, Marie Cholet.

Florence Chaillé fait la manchette. Épouse de Hubert, mère de Rémi et d'Alice, elle est accusée du meurtre de sa fille. Une avocate, Marie Cholet, assure sa défense et démontre qu'Alice s'est suicidée. Voilà l'histoire, banale parce que quasi journalière, que raconte *l'Obéissance*.

En se mariant, Florence veut oublier son ex-métier d'effeuilleuse ; en l'épousant, Hubert entretient le dessein de la faire danser pour lui tout seul. La vie de Florence devient une longue lutte contre la poussière et les enfants. Alice, petite fille surdouée, comprend ce que veut sa mère. Elle s'applique à surmonter ses angoisses et ses colères, et enseigne à son frère Rémi, mentalement lent, comment faire plaisir à maman. Un jour, tout bascule. Un copain, à l'école, révèle — ou rappelle — à Alice le passé de sa mère ; une bagarre s'ensuit, où Rémi trouve la mort. Alice a été trop loin et est mise en punition perpétuelle. Florence amène Alice à la rivière et lui ordonne d'y entrer et d'avancer. « Maman, aide-moi, je vais me noyer » (p. 105).

Marie Cholet sait rationnellement que Florence a tué Alice. Mais elle-même, Marie, a appris que l'on bat les enfants par amour. Petite, son père la frappait pour lui apprendre à dormir. C'est bien connu : il est tout à fait malsain pour les bébés de ne pas dormir. Seulement, voilà, les enfants peuvent mourir si on les tape trop fort. C'est pourquoi, tous les samedis, la mère de Marie Cholet lui maintenait la tête sous l'eau : pour noyer la révolte de Marie qui aurait pu entraîner la colère dévastatrice de son père. En Florence, Marie a retrouvé sa mère, qui n'aurait jamais pu tuer délibérément son enfant.

Le procès bouleverse Marie Cholet dans tout ce qu'elle est, c'est-à-dire un peu Alice et un peu Florence. Marie devient enceinte et développe, en cours de grossesse, une tumeur au cerveau : elle n'aura finalement sacrifié ni la mère, ni l'enfant.

Le roman n'est pas seulement écrit dans une langue correcte ; l'expression est juste et crue. Une énergie fascinante, qui ne trouve d'issue que dans la mort, habite les personnages, héritiers d'une tradition de violence millénaire. Ils ne sont que questionnements, angoisses et émotions. Pour traverser les moments dramatiques de leur existence, les personnages de Suzanne Jacob s'inventent souvent un interlocuteur ; l'auteure a notamment utilisé le procédé dans *Flore Cocon* et *la Passion selon Galatée*. Dans *l'Obéissance*, cet être imaginaire, qui prend différentes formes, occupe sûrement la place la plus importante. En confortant tous les autres, en leur procurant une échappatoire infaillible, il leur apprend à survivre.

La structure du roman révèle une grande habileté. Les histoires gigognes de Florence, Alice et Marie, racontées par un narrateur omniscient, où l'horrible se perpétue tout naturellement de femme en femme, illustrent que la violence engendre la violence, qu'à la vie succède la vie. Le tout est encadré par le commentaire personnel de Julie, formant ainsi un véritable plaidoyer pour « la cause des enfants ». *L'Obéissance* ressemble ainsi à un film documentaire, où le commentaire aide un peu à oublier le choc des images trop cruelles. Le lecteur aussi a donc droit à sa voix apaisante.

Roman de la vraisemblance, ou essai narratif ? On reconnaît bien, dans le texte, les rouages du roman, la poésie inhérente à l'œuvre de Suzanne Jacob, mais la dénonciation se retrouve aussi partout, en filigrane. Peu importe le genre. Voilà encore une histoire de mères responsables de ce qu'elles ont appris, de pères dont l'absence est plus que souhaitable, d'enfants victimes de ce que leurs parents appellent l'amour.

1. *L'Obéissance*, Paris, Seuil, 1991, 249 p.